

Roland Barthes par quelqu'un d'Autre

Jonathan Livernois

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2015). Compte rendu de [Roland Barthes par quelqu'un d'Autre]. *Liberté*, (309), 62–63.

Roland Barthes par quelqu'un d'autre

Tiphaine Samoyault propose une biographie fine et intelligente du grand philosophe.

JONATHAN LIVERNOIS

JE CROYAIS, un peu bêtement, que la collection « Fiction & Cie » des Éditions du Seuil était dédiée aux seules fictions. Me revenaient en tête des noms comme ceux de Patrick Deville, d'Olivier Rolin, d'Antoine Volodine. Mais, à tout prendre, pouvait-il y avoir une meilleure collection pour cette vie racontée de Roland Barthes (1905-1980)? À cause de la fondation de « Fictions & Cie », en 1974, dans le sillage de *Tel quel*, mais également à cause de son clin d'œil aux premiers mots du *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975) : « Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman. » Sans compter ce fameux roman, sa « Vita Nova », jamais écrit mais longuement préparé – avant sa naissance, pourrait-on dire, quand Flaubert a décidé de faire simple avec *Bouvard et Pécuchet*. Fiction, mort de l'auteur, roman jamais achevé, personnage de fiction qui se prend pour un autre : il faut savoir où l'on met les pieds quand on s'embarque dans une biographie de la sorte.

Tiphaine Samoyault avait tout ce qu'il fallait pour se tenir de bord en bord de la mort de l'écrivain : universitaire reconnue, professeure à la Sorbonne Nouvelle, elle-même romancière. Elle y a sans doute beaucoup pensé pendant les 700 pages qu'elle a consacrées à Barthes : « La mort d'un écrivain n'est pas vraiment la suite logique de son existence. Elle ne se confond pas avec "la mort de l'auteur". Mais la mort d'un écrivain rend possibles la vie de l'auteur et l'examen des signes de la mort disposés dans son œuvre. » Ainsi, cette biographie s'ouvre et se ferme sur l'arrivée impromptue, le 25 février 1980, d'un camion de teinturier près du collège de France. Barthes en mourra – de ça et d'autres choses – le 26 mars de la même année.

Selon toute vraisemblance, Tiphaine Samoyault n'a pas été prise de vertige : elle a mené, avec brio, sa traversée barthesienne. Elle a été attentive à tout, à commencer, peut-être, par toutes les incises, toutes les parenthèses qui font la beauté rare de cette œuvre et de cette vie. Certes, la réussite tient également à ce matériau neuf qu'elle a pu consulter, comme les agendas et le fameux « fichier-journal » créé et enrichi par Barthes au fil des années. Du neuf qu'elle n'a

pas privilégié, par contre, au détriment des œuvres que l'on connaît déjà, du *Degré zéro de l'écriture* à *La chambre claire*. La vie et l'œuvre : Tiphaine Samoyault réussit parfaitement à traiter des ouvrages sans les résumer dans un encadré. Lagarde et Michard sont tenus à une distance appréciable.

On le savait, mais on le sait mieux après 700 pages : c'est un parcours singulier que celui de Roland Barthes, entre « violence de l'œuvre », « douceur de la personne » et « relative insignifiance de la vie ». L'enfance est d'abord marquée par la mort du père, en mer, pendant la Première Guerre mondiale. *Père qui meurt en mer = alerte psychanalytique*. Samoyault développe cette idée qu'il ne peut y avoir de meurtre symbolique du Père, ce qui engendre un « défaut d'opposition » qui suivra Barthes toute sa vie. Sa « disposition au changement » s'expliquerait aussi par cette loi du Père qui ne fait pas trop souffrir. Également, son admiration pour Julia Kristeva, qui le sortira des « structures » pour voir poindre « le passage des citations » par le truchement des travaux de Bakhtine, tiendrait à ce que cette femme « a un rapport très fort à la loi du père, ce qui lui autorise toutes les transgressions ». Samoyault tire un peu trop souvent le fil du père manquant, me semble-t-il.

Outre la mort du père et le lien inentamable avec la mère, il y a, dans le parcours de Barthes, la communauté des malades. Comme Camus avant lui, c'est la maladie qui éloigne Barthes du parcours habituel du normalien qui devient au fil des années la figure de l'intellectuel dominant. Il n'y a pas de photos jaunies de la promotion 19xx de l'École normale supérieure dans son *Roland Barthes*. Il ne sera ni Jaurès (qu'il admire), ni Bergson, ni Sartre, ni Foucault. Tuberculeux, il sera isolé dans ces sanatoriums qui auraient eu un charme suranné certain si on n'y mourait pas, parfois. Quelques années plus tard, les antibiotiques viendront à bout de la maladie. Barthes, pris au XIX^e siècle, est déjà décalé dans son siècle. Samoyault a raison de montrer que ce retrait – qui durera pendant plusieurs années – a engendré « un fort désir d'appartenance mais sans complète participation, une adhésion un peu distante plus qu'un réel engagement ».

TIPHAINE SAMOYAULT

Roland Barthes

Le Seuil, 2015, 716 p.

En 1942, dans la revue du sanatorium (!), il publie un premier texte critique, consacré à André Gide et à son *Journal*. Début d'une carrière de lecteur vorace? Pas nécessairement. Comme le dira Susan Sontag au lendemain de la mort de Barthes : « *As a reader he was meticulous but not voracious. On the contrary. Almost everything he read he wrote about, so one could surmise that if he didn't write about it, he probably hadn't read it.* » C'est plutôt vrai. Ce sera donc par la suite, entre autres écrivains, Michelet, Racine, Balzac, Sade, Fourier, pris dans différents filets.

On les connaît ces filets. C'est au choix. Tiphaine Samoyault les présente tous avec intelligence, acuité et sensibilité. Il y a d'abord le critique de *Combat*, *Lettres nouvelles* et *Esprit*, escorté par Maurice Nadeau. Il y a ensuite l'expatrié en Roumanie et en Égypte. Le découvreur de la linguistique structurale et ami de Greimas. L'auteur du *Michelet* (c'est mon Barthes), tandis qu'il est déjà ailleurs dans sa vie. L'homme de théâtre – c'est toute sa pensée qui est « dramaturgique », dira Sontag. Et ce n'est pas fini : il y a aussi le marxiste *soft* qui s'attaque à la doxa de la France des années cinquante dans *Mythologies*. D'ailleurs, cette attention au quotidien, bien mise en relief par l'auteure, et qui rattache Barthes à Michel de Certeau et à Henri Lefebvre, est une piste intéressante pour filer l'histoire de la politique de la littérature en France – et au Québec – pendant les années soixante. Évidemment, il y a aussi le structuraliste. Le tenant de la critique nouvelle (à inscrire au sein d'une anthropologie générale) a beau être opposé à Raymond Picard, qui n'est d'ailleurs pas la momie sorbonnarde qu'on pourrait imaginer, son adhésion au projet scientifique structuraliste ne va pas de soi. Il n'est pas copain-copain avec Lévi-Strauss, malgré son admiration. À ce titre, il faut absolument lire la page 361 de cette biographie pour découvrir le côté sombre et la cruauté de

l'académicien. Les *Tristes tropiques* ne seront plus jamais les mêmes. Il y a aussi la *boom party* avec Kristeva et Sollers à *Tel Quel*, qui précède la super *boom* en Chine, tandis que Barthes et d'autres y découvrent, lors d'un voyage mémorable, les joies de la Révolution culturelle maoïste tout en se fourrant une poutre dans l'œil. À ce propos, Samoyault n'est pas du tout complaisante et s'interroge réellement sur « l'absence d'esprit critique » de Barthes. Nul panégyrique dans cet ouvrage, on l'aura compris.

Ensuite? Collège de France, *Roland Barthes par Roland Barthes*, *Fragments d'un discours amoureux* (le grand succès de vente), la mort de la mère, *La chambre claire* et ce roman

jamais terminé (reviendra le camion de teinturier), cette « *Vita Nova* » à laquelle Samoyault consacre un long et fort intéressant développement. On restera un peu étonné, quand même, par son idée selon laquelle la méthode de Barthes a créé, à partir de fiches éparses, « d'étranges objets intertextuels, anticipant sur les modes nouveaux d'exposition et d'organisation des données et des savoirs institués par le réseau internet ». Dans un texte précédent, consacré au dernier ouvrage de Robert Darnton, je m'attachais à ce rapprochement entre internet et les réseaux informels de communication dans le Paris du XVIII^e siècle. Prochaine étape : la pierre de Rosette comme proto-modem?

C'est un euphémisme de dire que les idées de Barthes ne sont pas cimentées. Qu'il est toujours en décalage, qu'il retarde ou est en avance. Jamais synchrone. Cela engendre cette phrase magnifique, tirée de son premier cours au Collège de France : « Le calendrier ne répond pas bien. » Antoine Compagnon l'avait aussi bien vu : « Qui était Barthes? Lequel était le vrai? Comme on se demande si Baudelaire fut un

charlatan ou un mystique et on ne sait toujours pas. L'un et l'autre, sans doute. » Faudra-t-il reprendre pour autant le cliché d'une multitude de Barthes qui peinent à persister dans leur être? Samoyault montre bien comment le désir d'écriture structure plutôt cette vie, et comment celle-ci finit par inventer une toute nouvelle forme de lecture, « celle qui consiste à faire sortir la lecture du livre : la lecture sort du livre pour étudier le monde, ses signes, ses petites phrases, ses images, ses mythologies... Elle sort aussi du livre pour se faire écriture et y faire rentrer le monde de nouveau ».

Si la structure de cette biographie est généralement chronologique, on appréciera ces « arrêts sur image », ces chapitres consacrés aux rapports (directs et indirects) que

Barthes a entretenus avec Gide, Sartre, Sollers et Foucault. De très belles pages. Elles ne sont pas le lieu, non plus, de révélations « choc » sur la vie privée de Barthes. Si ça vous dit d'avoir le détail des soirées de Foucault et de Barthes dans le quartier Sankt Pauli d'Hambourg, allez voir ailleurs. Aussi, l'homosexualité, avec tout ce qu'elle comporte d'interdits à l'époque (le silence face à la mère, notamment), est exprimée avec sobriété, sans racolage. Tiphaine Samoyault n'a pas tenu le pari d'une biographie intellectuelle, mais le privé n'empiète pas sur l'œuvre. Ainsi, elle a donné sa pleine mesure à une pensée dont l'empan, paradoxalement, n'a pas fini de s'accroître. La mort de l'auteur laisse le champ libre. L

EN MILLE MOTS



Dans les forêts de Sibérie, essai de Sylvain Tesson
(Gallimard, 2013).